

**b Le geste et la parole. Le théâtre vu dans l'optique
de la biologie des comportements**

H. Laborit

Le théâtre est un jeu qui se joue généralement à trois. L'auteur d'abord, encore que son rôle soit parfois tenu par le second protagoniste, l'acteur ou plus rarement encore par le troisième, le spectateur. De toute façon, ce jeu fait appel à des hommes, sans oublier pourtant que les danses nuptiales chez les oiseaux, ou les approches copulatoires chez les mammifères n'en sont peut être pas fondamentalement différentes, si ce n'est que l'auteur est alors la mémoire génétique spécifiquement programmée. L'improvisation n'est pas de règle mais les langages du corps et celui de la voix ou du chant n'en sont pas exclus.

Jeu entre des hommes qui ont à communiquer quelque chose pour quoi le langage télégraphique ne suffit pas. Nous aurons à envisager la signification du contenu du message et pourquoi il ne peut se contenter du langage courant, pourquoi il se répète souvent à travers les millénaires, en changeant de cadre parfois, mais peu de signification.

Communication entre des hommes, ce qui implique forcément la mise en jeu du système nerveux humain. Information qui s'écoule pratiquement dans un seul sens dans le théâtre classique, de l'auteur vers le spectateur, en passant par l'artiste car le spectateur n'a pas la possibilité de répondre, sinon de façon globale, par son acceptation ou son refus. « La salle est bonne » ce soir vous diront certains comédiens, ou bien « il n'y a rien à en tirer » quand la réponse empathique ne vient pas. A ce trio il faudrait ajouter sans doute le metteur en scène et tous ceux qui interviennent dans la programmation de la fiction.

Dans des systèmes hypercomplexes, il ne s'agit plus de trouver

des « causes » à une action, car la causalité ne peut plus être conçue comme linéaire (« cause-effet ») suivant l'interprétation du déterminisme de la fin du XIXe siècle. Il s'agit de « systèmes » dont il est indispensable de découvrir d'abord l'organisation pour en comprendre les mécanismes d'action.

Les organismes vivants sont toujours des systèmes ouverts par rapport à l'énergie qu'ils dégradent, conformément au deuxième principe de la thermodynamique. On peut dire que, par l'intermédiaire de la photosynthèse, c'est l'énergie solaire qui coule en eux. Sur le plan informationnel, le problème apparaît plus complexe—car il sont constitués par « niveaux d'organisation ». Utilisant le sens étymologique du terme d'information, nous appellerons « information-structure » celle qui organise aussi bien un être vivant qu'un ensemble social et « information circulante » celle constituée par l'ensemble des messages circulant entre les individus subcellulaires, cellulaires, organiques et sociaux et permettant le maintien de l'information-structure dans le temps et l'espace, la structure pouvant être définie comme l'ensemble des relations existant entre les éléments d'un ensemble.

Or, chaque niveau d'organisation englobe le précédent et se trouve englobé par celui de complexité supérieure, la complexité résultant alors du nombre des niveaux d'organisation du système envisagé. On passe ainsi de la molécule à l'ensemble enzymatique, puis aux organisations intracellulaires (mitochondries, noyau, cytosol, membranes, etc.) des organites aux cellules, des cellules aux organes, des organes aux systèmes avant d'atteindre le niveau de l'organisme entier. Chaque niveau d'organisation constitue un système fermé sur le plan de sa structure, sa fonction est généralement régulée par feedback (rétroaction). C'est ce qui permet à l'expérimentateur de l'étudier isolément, séparé des niveaux d'organisation susjacents. Mais les informations leur viennent justement de ceux-ci et transforment ce « régulateur » en « servo-mécanisme » ouvrant ce système fermé vers l'extérieur. L'ultime ouverture se fait entre l'organisme et le milieu. Si l'information ne coulait que dans le sens du milieu vers l'organisme, celui-ci serait entièrement dépendant du milieu. Or, le maintien de l'information-structure exprimé

Fig. 1, cf. p. b23-b24

Fig. 2, cf. p. b23-b24

par l'état de satisfaction de la société cellulaire qui constitue un organisme exige que le système nerveux qui en est informé puisse agir en retour sur l'environnement et l'informe, le mette en forme, le transforme, conformément à sa structure propre. Malgré cette schématisation systémique très superficielle, on conçoit cependant que chaque niveau d'organisation d'un système doit avoir pour finalité celle de l'ensemble et que la finalité de l'ensemble doit permettre celle de chaque niveau d'organisation sous-jacent. On conçoit aussi qu'il n'y a pas d'analogie à rechercher entre les structures des différents niveaux d'organisation, mais à comprendre comment leurs structures différentes peuvent concourir à la même finalité, et par quel mécanisme. En ce sens, *la seule raison d'être d'un être c'est d'être*, de conserver son information-structure et, quelle que soit la richesse de son comportement, là réside sa « téléonomie », son seul projet sans quoi il n'y aurait pas d'êtres.

S'il n'existe pas de hiérarchie, de dominance, dans un organisme, c'est que chaque cellule, chaque organe, chaque système, remplit une « fonction » dont la finalité est de participer au maintien de la structure de l'ensemble sans laquelle aucun niveau d'organisation, du plus simple au plus complexe, ne pourrait survivre. Le système est donc entièrement ouvert du point de vue de l'information circulante. La fermeture ne commence qu'aux limites de l'individu. Car, si celui-ci est bien un système ouvert sur le milieu dont il enregistre les variations et sur lequel il agit, s'il existe bien entre lui et le milieu une information-circulante, par contre, il est à peu près fermé du point de vue de l'information-structure. L'enrichissement de celle-ci par la mémoire et l'imaginaire se fait à partir d'une niche environnementale unique qui est la sienne. Or, dès qu'une structure se ferme, on peut affirmer que si elle continue d'exister, c'est en prenant comme finalité, comme raison d'être peut-on dire, le maintien de sa propre organisation.

Au cours des millions d'années qui ont conduit des êtres unicellulaires aux organismes pluricellulaires, le déterminisme de l'évolution a permis que chaque individu constitue à l'intérieur de lui-même une structure ouverte. Mais à partir de l'individu, l'ouverture par inclusion dans l'espèce n'a pas encore été possible

pour l'homme. L'absence de structure homogène de l'espèce interdit la circulation entre les groupes humains d'une information valable pour l'espèce. Elle ne l'est que pour des sous-groupes dominants ou dominés. Nous tenterons de schématiser le mécanisme d'établissement des dominances. Il s'ensuit qu'à l'intérieur du groupe lui-même ne circuleront que les informations favorables au maintien de la structure de dominance.

Enfin, la notion de niveaux d'organisation qu'on retrouve dans l'anatomie fonctionnelle du système nerveux central, débouchant sur des comportements permet de comprendre pourquoi les faits observés en éthologie, par l'étude du comportement animal, ne peuvent être intégralement transposés dans celle du comportement humain, car l'homme est seul à posséder des zones associatives suffisamment développées pour créer de l'information à partir de son imaginaire et pour utiliser un langage symbolique.

Le comportement agressif intraspécifique semble être apparu au Néolithique, avec la découverte de l'agriculture et de l'élevage par certaines ethnies, situées dans l'hémisphère nord, autour du 45ème parallèle, à la fin de la dernière glaciation. L'apparition, dans ces régions, d'un climat dit tempéré, c'est-à-dire caractérisé par une alternance saisonnière, où il faisait bon vivre l'été, mais où la vie redevenait difficile l'hiver, a débouché sur la mise en réserve l'été d'objets gratifiants puisqu'ils permettaient la survie l'hiver. Certaines ethnies moins favorisées ont vraisemblablement voulu profiter de ces réserves et ont imposé leur dominance aux premières peuplades néolithiques. Les études préhistoriques nous montrent que celles-ci ont été en Europe ancienne des sociétés matrilineaires, égalitaires et sans armes. La notion de propriété semble être apparue à cette époque de même que l'agressivité intraspécifique que certaines ethnies favorisées par leur cadre écologique, comme celles du Pacifique sud, ont ignorée jusqu'à une date récente. Les plus défavorisées, d'autre part, ayant besoin d'une coopération interindividuelle pour la survie du groupe ont également ignoré l'agressivité, comme c'est le cas pour les Esquimaux. Par la suite, la création d'information technique qui au début avait facilité la protection et l'accroissement des ethnies au sein d'un environne-

ment hostile fut de plus en plus utilisée pour l'établissement des échelles hiérarchiques de dominance, interindividuelles, inter-groupes, inter-nationales, inter-blocs de nations.

On peut considérer que le système nerveux possède essentiellement pour fonctions :

La captation des variations énergétiques survenant dans l'environnement grâce aux organes des sens : sa sensibilité dépendra de la structure de ces derniers et variera avec les espèces.

La conduction des informations ainsi captées vers les centres supérieurs où conflueront également des *signaux internes*, résumant l'état d'équilibre ou de déséquilibre dans lequel se trouve l'ensemble de l'organisme : quand le dernier repas, par exemple, remonte à plusieurs heures, les déséquilibres biologiques qui en résultent constituent les signaux internes qui, stimulant certaines régions latérales de l'hypothalamus, vont déclencher le comportement de recherche de nourriture et, si les organes des sens avertissent de la présence d'une proie dans l'environnement, le comportement de prédation.

Cette action sur l'environnement, si elle est couronnée de succès, permettra le retour à l'équilibre interne et la stimulation d'autres groupes cellulaires dans la région hypothalamique, provoquant un comportement de satiété. Ces comportements, déjà extrêmement complexes dans leurs mécanismes biochimiques et neurophysiologiques, sont cependant parmi les plus simples et sont indispensables à la survie immédiate, comme les mécanismes gouvernant la satisfaction de la soif et la reproduction, depuis les danses nuptiales et l'accouplement, la préparation du gîte, l'éducation première des descendants, etc. Ces comportements sont les seuls à pouvoir être qualifiés d'*instinctifs*, car accomplissant le programme résultant de la structure même du système nerveux et nécessaires à la survie aussi bien de l'individu que de l'espèce. Ils dépendent donc d'une région très primitive du cerveau, commune à toutes les espèces dotées de centres nerveux supérieurs : l'hypothalamus et le tronc cérébral. Quand le stimulus existe dans l'environnement, que le signal interne

SIGNIFICATION
FONCTIONNELLE DES
CENTRES NERVEUX
SUPERIEURS

Fig. 3. cf. p. b23-b24

est lui-même présent, ces comportements sont stéréotypés, incapables d'adaptation, insensibles à l'expérience, car la mémoire dont est capable ce système nerveux simplifié qui en permet l'expression est une mémoire à court terme, ne dépassant pas quelques heures. Ces comportements répondent à ce qu'on peut appeler les besoins fondamentaux.

Nous devons retenir que ce n'est primitivement que par une action motrice sur l'environnement que l'individu peut satisfaire à la recherche de l'équilibre biologique, du « bien-être », du « plaisir ». Cette action motrice aboutit en réalité à conserver la structure complexe de l'organisme dans un environnement moins « organisé » grâce à des échanges énergétiques maintenus dans certaines limites entre cet environnement et lui. A l'opposé, l'absence de systèmes nerveux rend les végétaux entièrement dépendants de la niche biologique qui les environne.

Chez les premiers mammifères apparaissent des formations nouvelles en « dérivation » sur le système précédent : c'est ce qu'il est convenu d'appeler le « système limbique ». Considéré classiquement comme le système dominant l'affectivité, il nous paraît plus exact de dire qu'il joue un rôle essentiel dans l'établissement de la « mémoire à long terme », sans laquelle l'affectivité ne nous paraît guère possible. En effet, la mémoire à long terme, qu'on s'accorde de plus en plus à considérer comme liée à la synthèse de protéines au niveau des synapses mises en jeu par l'expérience, est nécessaire pour savoir qu'une situation a été déjà éprouvée antérieurement comme agréable, ou désagréable, et pour que ce qu'il est convenu d'appeler un *affect* puisse être déclenché par son apparition ou par celle de toute situation qu'il n'est pas possible de classer a priori dans l'un des deux types précédents par suite d'un « déficit informationnel » à son égard. L'expérience agréable est primitivement celle permettant le retour ou le maintien de l'équilibre biologique; la désagréable, celle dangereuse pour cet équilibre, donc pour la survie, pour le maintien de la structure organique dans un environnement donné. La mémoire à long terme va donc permettre la répétition de l'expérience agréable ou la fuite ou l'évitement de l'expérience désagréable. Elle va surtout permettre

l'association temporelle et spatiale, au sein des voies synaptiques, de traces mémorisées liées à un signal signifiant à l'égard de l'expérience, donc provoquer l'apparition de réflexes conditionnés aussi bien pavloviens (affectifs ou végétatifs), que skinnériens, opérants (à expression neuromotrice).

Mais d'autre part, la mémoire, en permettant la création d'automatismes, pourra être à l'origine de besoins nouveaux, qui ne pourront plus être qualifiés d'instinctifs, mais qui le plus souvent sont d'ordre socio-culturel. Ces *besoins acquis* deviendront nécessaires au bien-être, à l'équilibre biologique, car ils transforment l'environnement ou l'action humaine sur lui de telle façon qu'un effort énergétique moindre devient alors suffisant pour maintenir l'homéostasie. Il en résulte une amplitude réactionnelle moindre, une perte progressive de ce qu'on peut appeler l'entraînement, c'est-à-dire une réduction de la marge des variations physico-chimiques et énergétiques de l'environnement au sein de laquelle un organisme peut maintenir ses constantes biologiques. Ces besoins acquis pourront être à l'origine de *pulsions* qui chercheront à les satisfaire par une action gratifiante sur l'environnement, mais elles pourront aussi entrer en conflit avec d'autres automatismes d'origine socio-culturelle eux aussi, qui en interdiront l'expression. Nous pouvons alors définir le « *besoin* » comme la quantité d'énergie ou d'information nécessaire au maintien d'une structure nerveuse soit innée, soit acquise. La structure acquise en effet résulte des relations interneuronales établies par l'apprentissage. Le besoin devient alors l'origine de la « *motivation* ». Mais, comme nous verrons qu'en situation sociale ces besoins ne pourront également s'assouvir que par la dominance, la motivation fondamentale dans toutes les espèces s'exprimera par la recherche de cette dernière. D'où l'apparition des hiérarchiques et de la majorité des conflits inconscients qui constituent la base de ce qu'on appelle parfois « *pathologie cortico-viscérale* » ou « *psychosomatique* » et qui serait plus justement appelée « *pathologie de l'inhibition comportementale* »; nous verrons pourquoi. Chez l'homme les interdits et les besoins d'origine socio-culturelle s'exprimant, s'institutionnalisant et se transmettant par l'intermédiaire du

langage, le cortex sera également impliqué dans sa genèse comme fournisseur d'un discours logique aux mécanismes conflictuels des aires cérébrales sous-jacentes.

Chez les êtres les plus évolués, en effet, l'existence d'un cortex cérébral qui, chez l'homme, prend un développement considérable dans les régions orbito-frontales, fournit un moyen d'association des éléments mémorisés. En effet, on peut admettre que ces éléments étant incorporés dans notre système nerveux à partir de canaux sensoriels différents ne se trouveront associés dans notre mémoire à long terme que parce que l'action sur l'environnement nous montre, par l'expérience, qu'ils se trouvent associés dans un certain ordre, celui de la structure sensible d'un objet. Mais si l'on suppose que des systèmes associatifs, suffisamment développés, tels que ceux qui caractérisent les lobes orbito-frontaux dans l'espèce humaine, sont capables de recombinaison ces éléments mémorisés d'une façon différente de celle par laquelle ils nous ont été imposés par le milieu, le cerveau peut alors créer des structures nouvelles, les *structures imaginaires*. Un enfant qui vient de naître ne peut rien imaginer car il n'a rien mémorisé, et l'imagination risque d'être d'autant plus riche que le matériel mémorisé est plus abondant, à la condition que ce matériel ne soit pas enfermé dans la prison des automatismes acquis. En effet, avec les *langages* qui permettent d'accéder aux concepts, de prendre de la distance par rapport à l'objet, la manipulation de l'abstraction par les systèmes associatifs donne à l'homme des possibilités presque infinies de création. Ils ont permis aussi depuis 10 ou 15 mille ans l'élaboration progressive d'un langage qui procède d'abord par signes. Mais du fait de la mémoire affective liée à l'emploi de ces derniers dans des contextes relativement différents l'homme a débouché sur un langage symbolique dont la précision sémantique fut très atrophiée, mais dont la richesse sémantique devint pratiquement infinie. Il faudrait longuement développer ce que nous commençons à comprendre sur l'origine du langage, à laquelle de nombreuses disciplines, anatomie, physiologie, paléontologie, anatomie comparée, linguistique, informatique, sociologie et sciences du comportement et j'en passe, ont apporté des sources d'informations dont nous commençons à

pouvoir faire une synthèse interdisciplinaire.

Chez l'animal et chez l'homme nous retrouvons un comportement pulsionnel tendant à satisfaire les besoins biologiques endogènes.

Si ce comportement de consommation, dont l'origine est une stimulation hypothalamique résultant d'un déséquilibre du milieu intérieur, est « récompensé », c'est-à-dire s'il aboutit à l'assouvissement du besoin, le souvenir qui en est conservé permettra le renouvellement, le « renforcement », de la stratégie comportementale utilisée. Ce système est catécholaminergique, c'est-à-dire que c'est un système pour lequel les médiateurs chimiques de l'influx nerveux sont les catécholamines (CA).

Si l'action n'est « pas récompensée », ou bien si elle est punie, le comportement est celui de la « fuite » ; si celle-ci est inefficace, de la lutte, de l'« agressivité défensive ». Ce comportement met en jeu lui aussi les différents étages cérébraux grâce au periventricular System (PVS). Celui-ci est cholinergique, autrement dit, dans ce système, le médiateur chimique de l'influx nerveux est l'acétylcholine (ACh).

Par contre, si fuite ou lutte sont récompensées, si elles sont efficaces soit dans l'assouvissement de la pulsion endogène, soit dans la possibilité de se soustraire à une agression, elles peuvent être renforcées comme la précédente par mémorisation de la stratégie utilisée.

Enfin, si le comportement n'est plus récompensé, ou s'il est puni et que la fuite et la lutte s'avèrent inefficaces, un comportement d'inhibition ou d'extinction d'un comportement appris survient. Ce système d'inhibition de l'action (SIA) qui met en jeu l'aire septale médiane, l'hippocampe dorsal, le noyau caudé, l'amygdale latérale et l'hypothalamus ventro-médian, est cholinergique et peut-être aussi sérotonergique, c'est-à-dire que le médiateur chimique de l'influx nerveux dans ce système serait peut-être aussi la sérotonine (5 HT).

Au fonctionnement de ces différentes aires et voies nerveuses centrales sont associées des activités endocriniennes parmi lesquelles nous retiendrons surtout celles impliquées par le syndrome

BASES
NEUROPHYSIOLOGIQUES ET
BIOCHIMIQUES DES
COMPORTEMENTS
FONDAMENTAUX

d'alarme. C'est le couple hypophyso-cortico-surrénalien, sous la dépendance d'un facteur hypothalamique, provoquant la libération par l'hypophyse de corticotrophine (ACTH). C'est le Corticotrophin releasing factor (CRF). Or, l'hypothalamus est lui-même contrôlé par le système nerveux central dans ses rapports fonctionnels avec l'environnement.

Résumons-nous. Le système nerveux permet par essence à un organisme d'agir sur son environnement. Si cette action est rendue impossible ou dangereuse, il assure aussi l'inhibition motrice. Or, il nous apparaît que c'est cette dernière qui est à l'origine des bouleversements biologiques persistants, les maladies psychosomatiques en particulier, hypertension neurogène et ulcérations gastriques. Nous avons montré que le rat, capable d'éviter activement un choc électrique plantaire pendant sept minutes par jour et répété pendant sept jours consécutifs, ne fait pas d'hypertension chronique. La même expérience chez des animaux ne pouvant fuir les met en état d'inhibition motrice et provoque l'apparition d'une hypertension artérielle stable encore présente un mois après l'arrêt de l'expérimentation. Si l'on répète la même expérience sur des animaux ne pouvant fuir mais placés par couples dans la cage, ces animaux se mettent en position de combat et ne font pas d'hypertension artérielle.

INHIBITION MOTRICE ET ANGOISSE

Ainsi, parmi les fonctions du système nerveux central on a peut-être trop privilégié ce qu'il est convenu d'appeler la « pensée » et ses sources, les « sensations », et pas suffisamment apprécié l'importance de l'« action » sans laquelle les deux autres ne peuvent s'organiser. Un individu n'existe pas en dehors de son environnement matériel et humain, et il paraît absurde d'envisager l'individu ou l'environnement séparément, sans préciser les mécanismes de fonctionnement du système qui leur permet de réagir l'un sur l'autre: le système nerveux. Quelle que soit la complexité que celui-ci a atteinte au cours de l'évolution, sa seule finalité est de permettre l'action, celle-ci assurant en retour la protection de l'homéostasie (Cannon), de la constance des conditions de vie dans

le milieu intérieur (Claude Bernard), du plaisir (Freud). Quand l'action qui doit en résulter est rendue impossible, alors naît l'angoisse. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'isoler les principales circonstances au cours desquelles apparaît l'angoisse :

Lorsque l'apprentissage, grâce aux processus de mémoire à long terme, a fixé dans le réseau neuronal: a) l'expérience d'un événement nociceptif, b) celle de la punition directe ou indirecte imposée par le cadre socio-culturel, c) celle de la punition à venir du fait de la transgression d'un interdit, si cet interdit s'oppose à une pulsion hypothalamique tendant à assouvir un besoin fondamental, l'impossibilité d'agir avec efficacité aboutira à la mise en jeu du Système inhibiteur de l'action. Mais la pulsion peut également procéder d'un autre apprentissage socio-culturel aussi, d'un besoin acquis et renforcé par la gratification qui résulte de son assouvissement. Si cette gratification est interdite ou punie, elle aboutit aussi à l'inhibition de l'action. On aura rapproché, je pense, au passage, de la pulsion hypothalamique, le « ça » et de l'apprentissage limbique, le « sur-moi » freudien.

Le deuxième mécanisme d'apparition de l'angoisse consiste en ce que nous avons appelé le « déficit informationnel ». Celui-ci résulte de l'apprentissage de l'existence d'événements dangereux pour la survie, l'équilibre biologique, le plaisir, et de l'apparition d'un événement non encore répertorié ne permettant pas l'action efficace puisqu'on ne sait pas s'il est dangereux ou bénéfique. Paradoxalement, le « choc du Futur » (selon Alvin Toffler) entre pour nous dans ce cadre, car la surabondance des stimuli que l'individu est incapable de classer suivant des schémas culturels antérieurs, ses grilles comportementales, lui interdit aussi toute action efficace, donc gratifiante. Déficit ou surcharge informationnels ont ainsi le même résultat: l'inhibition de l'action et l'angoisse. De même, le contenu de l'espace dont les moyens audio-visuels alimentent les systèmes nerveux de l'homme contemporain n'est pas celui, beaucoup plus restreint, sur lequel celui-ci peut agir.

Enfin, chez l'homme, l'existence de l'imaginaire capable, à partir de l'expérience mémorisée, consciente ou non, de bâtir des scénarios nociceptifs qui ne se produiront peut-être jamais, est également

source d'angoisse puisque ne permettant ni l'action immédiate adaptée ni de juger de son efficacité future.

Pour éviter la soumission aux interdits, avec leur cortège psychosomatique, la fuite et la lutte motrice étant impossibles, il ne reste que la fuite dans l'imaginaire. Elle peut se réaliser dans les religions, dans la toxicomanie, dans la créativité ou dans la psychose. C'est sans doute pourquoi celle-ci est fréquente chez l'homme, alors qu'il n'existe pas de modèle expérimental chez l'animal. Mais l'«agressivité» est aussi un moyen de résoudre l'angoisse qui résulte de l'inhibition de l'action.

MECANISME DE PASSAGE DU
BIOLOGIQUE AU
SOCIOLOGIQUE, DE
L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF

Fig. 4, cf. p. b23-b24

L'action se réalise dans un espace ou des espaces. Ceux-ci contiennent des objets et des êtres. L'apprentissage de la gratification ou de la punition s'organise par rapport à eux. L'objet gratifiant devra être conservé pour permettre le renforcement. C'est l'origine pour nous du prétendu instinct de propriété, le premier objet gratifiant étant la mère, dont l'importance s'accroît du fait que la mémoire de la gratification se constitue avant l'établissement du schéma corporel. L'espace contenant l'ensemble des objets gratifiants est ce que l'on peut appeler le territoire. *Il ne semble donc pas y avoir plus d'instinct inné de défense du territoire que d'instinct inné de propriété.* Il n'y a qu'un système nerveux agissant dans un espace qui est gratifiant, parce que occupé par des objets et des êtres permettant le gratification. Ce système nerveux est capable de mémoriser les actions gratifiantes ou celles qui ne le sont pas. Cet apprentissage est ainsi largement tributaire de la socio-culture, et il n'est pas certain que les comportements dits «altruistes» chez l'animal et chez l'homme soient innés.

Or, si le même espace est occupé par d'autres individus cherchant à se gratifier avec les mêmes objets et les mêmes êtres, il en résultera aussitôt l'établissement, par la lutte, des hiérarchies. En haut de la hiérarchie, le dominant qui peut se gratifier sera non agressif, tolérant et en équilibre biologique, du moins autant que sa dominance ne sera pas contestée et lorsque sera passée la période d'établissement de la dominance. Les dominés, au contraire,

mettant en jeu le système inhibiteur de l'action, seul moyen d'éviter la punition, feront l'expérience de l'angoisse dont nous avons schématisé plus haut les mécanismes et les conséquences. Chez l'homme, les langages ont permis d'institutionnaliser les règles de la dominance. Celle-ci s'est établie à travers la production de marchandises, d'abord sur la propriété des moyens de production et sur le degré d'abstraction dans l'information professionnelle, capable d'inventer des machines et de produire de grosses quantités de marchandises en un minimum de temps. Toute la socio-culture en dérive dans la société industrielle, depuis la structure familiale jusqu'aux formes les plus complexes des structures sociales, les échelles hiérarchiques, les lois, les religions, les morales, les éthiques même ;

Ainsi, la caractéristique du cerveau humain, grâce à ses systèmes associatifs, est de créer l'information avec laquelle il mettra en forme la matière et l'énergie—depuis, au Paléolithique, la mise en forme par l'homme d'un silex qu'il a taillé, jusqu'à l'utilisation contemporaine de l'énergie atomique. Les groupes humains possédant une information technique et professionnelle élaborée ont ainsi imposé leur dominance à ceux qui ne la possédaient pas. Cette information leur a permis la construction d'armes plus redoutables, leur donnant le droit d'aller emprunter hors de leur niche écologique les matières et l'énergie des groupes humains ne sachant pas les utiliser. De plus, un discours logique a toujours fourni un alibi langagier à leurs pulsions dominatrices inconscientes. Le progrès technique a été considéré comme un bien en soi, comme le seul progrès, alors que les lois biologiques commandant aux comportements n'ont pas dépassé, jusqu'à une date récente, les connaissances acquises au Paléolithique, enrichies de toute une phraséologie prétendant toujours véhiculer une vérité, vérité valable pour des sous-groupes humains dominateurs et prédateurs et jamais pour l'espèce entière.

A la naissance le petit de l'homme ne sait pas qu'il existe dans un environnement qui n'est pas lui. Il est dans son « moi-tout ». Si, ce

qui est le cas le plus fréquent du fait de la sollicitude des adultes à son égard, ses besoins fondamentaux sont assouvis, il en reste un bien-être primitif qu'il associe dans sa mémoire aux stimulus qui accompagnent cet assouvissement et qui viennent pour la plupart de la mère: voix, contact, odeur, vue de la mère. Il lui faudra de nombreux mois, voire plusieurs années pour construire son schéma corporel, c'est-à-dire limiter son corps dans l'espace, se séparer du monde indivis dans lequel il se trouve. Il le fera par l'action. En touchant son pied avec sa main, il apprend que les sensations en ces deux endroits séparés se bouclent en lui-même alors que s'il touche son biberon elles s'ouvrent sur autre chose que lui. Mais cet autre chose lui résiste, n'obéit pas à ses besoins et il découvre ce que Freud a appelé le « principe de réalité »; il découvre aussi que sa mère n'est pas lui mais une autre, qui est aussi la femme du père, et la mère des frères et sœurs et il fait alors l'apprentissage de l'Oedipe, et de l'amour malheureux, de la jalousie, car il perd la propriété exclusive de l'objet gratifiant. La notion de propriété est en effet le résultat de l'apprentissage de la gratification et l'amour, l'apprentissage de la relation avec l'objet gratifiant.

Mais le monde extérieur pénètre en nous par des canaux séparés, les voies sensorielles, qui ne se réunissent dans notre système nerveux fonctionnellement, que par l'action sur l'objet. Les traces qu'il laisse sont donc également séparées et c'est alors que la mise en jeu des systèmes associatifs, permettant leur assemblage original, débouche sur la création de structures nouvelles, la création d'information, les créations imaginaires. Plus l'apprentissage sera varié, riche non linéaire, plus les possibilités d'associativité, du fait d'un matériel à associer plus abondant, seront grandes à condition de ne pas rester enfermés dans les automatismes acquis.

On voit l'importance de l'action aussi bien dans l'apparition de la notion d'objet, de propriété, que dans l'établissement du schéma corporel. Pendant cette période des deux ou trois premières années le système nerveux est encore plastique. C'est la période de l'empreinte (K. Lorenz) où les stimulus environnementaux vont provoquer la formation de contacts synaptiques nouveaux, participer ainsi à la structure même de système nerveux et cela de façon

indélébile. Sa vie durant l'individu cherchera à retrouver cette période du paradis perdu, de l'Eden primitif et à y faire pénétrer l'autre. C'est pour nous, le mécanisme du « narcissisme primaire ». Le terme de narcissisme y perd sa connotation péjorative. Mais on comprend pourquoi en cherchant l'autre c'est toujours nous que nous trouvons. C'est sans doute ce narcissisme qui constitue le lein profond, inconscient entre l'auteur, l'acteur et le spectateur. C'est l'image de Narcisse, image de la vie elle-même, mythe le plus profond et le plus essentiel de l'histoire de l'homme qui exprime à notre avis le jeu théâtral dans tous ses éléments. C'est lui qui en fait l'unité et la pérennité, Narcisse écartelé entre son plaisir, son équilibre biologique bien à lui, et les autres, qui ne sont encore que lui, puisque ce qu'il a introduit dans son système nerveux ce sont les autres. Un enfant abandonné loin des « autres » ne sera qu'un enfant sauvage. Jamais il ne deviendra un homme, passée la période de l'empreinte. Nous ne sommes que les autres, les morts qui vivent en nous grâce à l'expérience transmise à travers les générations par les langages et les vivants qui remplissent notre espace opérationnel; nous ne sommes que les autres mais à travers une combinatoire absolument unique pour chacun de nous, et dans un point unique de l'espace temps: nous-mêmes. Et nous-mêmes, enfermés dans sa peau, dès le moment où, sorti de son moi-tout, il a construit son schéma corporel, cherchant à trouver l'autre, ne trouvera toujours que lui.

Quand le principe de réalité sous toutes les formes où nous le rencontrons, celle des interdits socio-culturels s'opposant à nos pulsions, celle du déficit informationnel, celle, à l'opposé, de l'afflux d'informations contradictoires ou que nous ne pouvons classer au moyen de la grille qui nous sert généralement à agir, ne se plie pas à nos désirs nous découvrons l'angoisse avec l'inhibition de l'action. Lorsque nous avons fait aussi l'apprentissage de la douleur et que notre imaginaire crée des scénarios qui ne se réaliseront peut-être jamais mais que nous redoutons de voir apparaître, ou bien lorsque cet imaginaire crée un monde du désir que nous ne pouvons réaliser, l'angoisse est là dans l'impossibilité d'agir. Enfin, l'angoisse de la mort, proprement humaine, réunit en elle toutes les

conditions précédentes de l'inhibition de l'action : inéluctable : nous sommes en plein déficit informationnel concernant son moment, sa douleur, son lendemain néantifiant ou béatifiant. C'est dans ces moments où l'angoisse nous étreint que nous tentons de retrouver notre moi-tout et d'y faire pénétrer les autres. Au bout du chemin il y a la psychose, au début du chemin la névrose et la toxicomanie. Mais entre les deux il y a heureusement la création artistique dans son ensemble et le théâtre en particulier.

Le névrosé voudrait dire son angoisse, mais ses mécanismes inconscients parce que faits d'automatismes langagiers, conceptuels remontant souvent à la période de l'empreinte, ne lui permettent pas de l'exprimer dans un discours logique. Il manque d'imagination, comme l'avait fort bien vu P. Janet, pour découvrir la fuite créatrice qui le sortirait de ses problèmes manichéens. Alors il utilise le langage du corps depuis la grande crise hystérique jusqu'à ses succédanés contemporains. C'est sa manière à lui de s'exprimer et d'influencer, de trouver l'autre. A l'opposé, le psychotique a perdu tout espoir de se faire entendre, pour qu'on l'aide à résoudre un problème qui a pris place dans ses voies synaptiques mais qu'il ignore, ce qui ne lui permet pas non plus de l'extérioriser. Alors il fuit dans le délire. Le toxicomane, lui, aide son départ en voyage, son trip, par la drogue. Certains enfin plus chanceux se créent un monde où ils peuvent vivre et où l'action les soulage. L'action, thérapeutique souveraine et empirique, même si dans l'agressivité et la violence elle est bien souvent inefficace. Même alors elle permet d'éviter la maladie et de retarder la mort à moins qu'elle ne soit orientée vers le sujet lui-même par le suicide. Qui ne voit le peu d'espace qui sépare en définitive ces comportements au sujet desquels cependant les jugements de valeur secrétés par la socio-culture, qui fut toujours établie sur des systèmes hiérarchiques de dominance, émettent des appréciations bien différentes. L'intérêt actuel des systèmes sociaux est de développer la productivité en marchandises. L'angoisse n'est évidemment pas favorable à cette production, base du maintien des échelles hiérarchiques. Tout est bon dans ce cas pour l'oblitérer, l'occulter, du tiercé, jeux du cirque, du sport, des congés payés, des clubs de

vacances, à la « culture ». S'il n'y prend garde le théâtre pourrait ainsi participer à l'entretien de l'efficacité de la force de travail ; d'autant plus qu'activité en apparence gratuite, la culture, dans ce monde de marchands, transforme le bourgeois en gentilhomme ce dont il rêve encore, de même qu'elle peut transformer le prolétaire en bourgeois.

Nous avons distingué trois protagonistes au jeu théâtral. Nous aurions pu, comme classiquement, nous limiter à deux ensembles : celui de la scène qui transforme le réel en fiction et celui de la salle, du spectateur qui absorbe la fiction pour soulager son réel, pour lui échapper ; peu importe. La schématisation succincte que nous avons faite du fonctionnement cérébral nous a permis de distinguer la « pulsion » à la recherche de l'équilibre biologique, du plaisir, « l'apprentissage » du comportement permettant de le réaliser grâce à l'expérience acquise de la récompense à renouveler ou de la punition à éviter, et le « désir » enfin processus imaginaire permettant de trouver une solution nouvelle aux conflits manichéens entre pulsion et apprentissage socio-culturel. Nous avons dit que sans cette solution le confinement dans « l'inhibition de l'action » allait être la source de tous nos malheurs dont l'agressivité, la toxicomanie, les maladies mentales, le suicide ne sont que des moyens de fuite.

Le *créateur* trouve dans sa construction imaginaire un moyen de fuite et d'action. Il communique ; il tente de sortir de sa peau pour trouver l'autre et pour essayer de le faire pénétrer dans son « moi-tout » afin de ne plus y être seul. Ecrire comble son angoisse, comme la crise d'hystérie comble celle du névrosé. Il parle, il raconte son angoisse dont il est bien incapable généralement de comprendre la genèse, mais par ce fait même il la confie aux autres dans un langage symbolique et globalisant, qu'ils pourront entendre, le langage de la fiction. Ce qu'il montrera pratiquement toujours ce sont les conflits dont nous avons résumé la genèse, entre pulsions et automatismes imposés par la socio-culture d'une part, avec l'autre d'autre part, car l'autre est celui qui s'oppose à l'appropriation de l'espace grati-

fiant, avec les objets et les êtres qu'il contient. Ces objets et ces êtres doivent être conservés à la disposition de l'individu pour qu'il renouvelle sa gratification. Mais si l'autre veut se gratifier aussi avec les mêmes objets et les mêmes êtres alors naît la compétition. Celle-ci prendra la forme imposée par la socio-culture d'un lieu et d'une époque. Mais le processus invariant, celui qui fait l'intérêt de l'œuvre à travers les millénaires, c'est celui qui exprime le conflit inconscient, car les règles de la morale ou de la socio-culture passent ou se transforment, mais le conflit reste. Il est du domaine de la neurophysiologie du système nerveux humain en situation sociale, c'est-à-dire au contact des autres. Il a l'âge de l'espèce. Il lui apporte parfois une solution ; souvent il se contente de l'exposer, d'en faire jaillir certains facteurs ou des effets inattendus, imprévisibles, dans un système de causalité linéaire. Et c'est en cela que l'écriture peut éviter au créateur de sombrer dans la psychose. Car elle est action. Elle lui permet d'agir sur l'autre, de l'obliger à l'écouter parler de son conflit inconscient, même si l'histoire qu'il raconte n'a le plus souvent rien à voir avec le conflit, car dans ce domaine tous les processus de défense du moi s'en donnent à cœur joie : projection, identification, transfert, introspection, isolation, assimilation, refoulement et j'en passe ! On peut même dire que le processus créateur, la combinatoire de l'imaginaire s'exerçant sur l'expérience décevante des faits, sera d'autant plus riche et varié qu'il utilisera comme moyens techniques, comme outils conceptuels, le plus souvent sans le savoir, ce qu'il est convenu d'appeler ces « moyens de défense du moi » qui ne sont que des moyens de défense de l'action, des moyens qui nous permettent d'agir.

Si nous nous intéressons à l'*acteur*, le problème reste le même. Il utilise le véhicule que lui fournit l'auteur pour exprimer son narcissisme. Il a besoin du spectacle, il a besoin d'être vu et admiré. Il a besoin que l'image idéale qu'il se fait de lui-même, lui soit renvoyée par l'autre sous un jour favorable. Il ne sort de lui-même que pour y entrer. Mais du moins a-t-il cette chance que l'institution le lui permette et cet avantage sur l'auteur d'agir efficacement dans un espace réel, celui de la scène qui n'est plus seulement conceptuel, purement imaginaire. Il peut combiner son imaginaire à son geste et

celui-ci en acquiert un pouvoir cathartique considérable. Il a de la chance encore car il rencontre l'autre c'est-à-dire lui-même tous les soirs. Son action créatrice est reproductible et si l'image idéale qu'il se fait de lui-même et qu'il tente de faire accepter par l'autre est en effet acceptée, sa gratification et son narcissisme seront quotidiennement exaucés. Il ne sera plus seul, du moins pendant ces moments privilégiés où il devine la salle suspendue à son geste et à sa voix, où il domine l'affectivité d'une foule, la guide à sa guise jusqu'à l'explosion de reconnaissance finale et j'utilise ce terme aussi bien dans son sens courant que dans son sens étymologique (re-connaissance).

Mais auteur et acteur, se trouvant ainsi plongés dans un cadre social, pourront retirer de lui d'autres motivations à leur action. L'acquisition d'un métier, dont le caractère « artistique » est valorisé par une société marchande qui se déculpabilise par cela même, peut être aussi une source de salaires assurant l'essentiel des besoins fondamentaux et parfois, en cas de réussite, de profits, importants. Cette acquisition est souvent tributaire d'un apprentissage, c'est-à-dire de l'acquisition d'automatismes, récompensés même par des parchemins, qui bloquent parfois l'imaginaire, mais dont l'acquisition est motivée par le besoin de reconnaissance, par la socio-culture, de l'apprentissage en question. L'auteur et l'acteur ont donc une marge relativement limitée d'expression de leur inconscient de leur narcissisme primaire, véritables moteurs de la créativité. S'ils veulent être donc appréciés par un large public, ils doivent bien souvent s'exprimer dans le cadre général de la socio-culture du lieu et de l'époque. S'ils sacrifient trop à ses exigences, ils risquent d'être appréciés momentanément et oubliés rapidement car leur originalité réside dans ce qu'ils ont à dire de personnel qui doit animer la façon dont ils le disent.

Quant au troisième protagoniste : le spectateur, lui aussi vient au théâtre pour chercher à se connaître, pour se reconnaître. Il attend qu'on lui dise ce qu'il est et ce qui ne va pas en lui. Il attend un exposé de ses problèmes existentiels le plus souvent inconscients. S'il découvre qu'ils ne lui sont pas strictement personnels, que ce sont aussi ceux des autres, il se sent moins seul : son visage lui est

renvoyé par le miroir du ruisseau. Il vient au théâtre pour s'y trouver et trouver l'autre à la fois. Tout ce qui ne peut être dit avec des mots seulement, tout ce qui dépasse le discours logique depuis que l'homme a abandonné le signe pour le symbole, il le trouve au théâtre et c'est sur la scène que cette partie de lui-même qu'il sent, mais ne sait pas formuler, sera exprimée. Peu lui importe que cette expression ne soit que celle d'automatismes culturels, de préjugés et de jugements de valeur dont il serait bien incapable de décrire la genèse historique. Peu lui importe le déterminisme socio-biologique qui se trouve à la base de sentiments aussi banaux que l'amour sexuel, l'amour filial, l'amour de la patrie par exemple. Peu lui importe de savoir que l'affectivité est liée à l'apprentissage du plaisir et de la douleur et se trouve très largement répandue à travers les espèces animales, lui qui est si fier d'être un homme. Peu lui importe même, lui si jaloux de ce qu'il appelle la liberté, de se trouver quelques instants entièrement dépendant de la scène, car lui aussi à travers elle, a l'impression d'agir. Ainsi, dans son fauteuil il participe à l'action. Inhibé dans cette action tous les jours de la semaine, il trouve au théâtre le moyen de se défouler. L'imaginaire fictif qui lui est « re-présenté » l'aide à retrouver le sien. Lui aussi évite ainsi la psycho-névrose. Cet aspect du théâtre rapproche celui-ci des jeux du cirque au même titre que les matches de ballon oval ou rond, les courses d'auto ou de taureau où là encore jouent tous les moyens dits de « défense du moi ». Mais la gamme symbolique avec laquelle s'exprime le sportif de compétition est évidemment extrêmement pauvre. Par contre elle fait appel à la recherche de la dominance inscrite si profondément depuis le début du néolithique dans la socio-culture de l'homme occidental. C'est sans doute ce qui fait que les clubs sportifs ont des bilans économiques souvent mieux équilibrés que les compagnies théâtrales.

Ainsi ce que vient chercher le spectateur au théâtre, c'est sans doute d'abord que l'on vienne en aide à son imaginaire déficient, qu'on lui montre ce qu'il devine sans le voir, mais aussi qu'on le déculpabilise. Il n'est pas jusqu'à la mise en scène parfois de sa médiocrité, de sa banalité, qu'il n'apprécie, soit parce que c'est un alibi à être ce qu'il est, soit aussi parce qu'il se fait une image de

lui-même par rapport aux autres tellement différente de ce qu'il voit exprimer sur scène, qu'il se sent soulagé de voir confirmée son opinion des autres et consolidée celle qu'il se fait de lui-même. Il peut reprendre le lendemain en toute quiétude sa vie quotidienne. Mais parfois aussi, au cours de cette vie quotidienne qui le frustre de ses désirs, qui l'oblige à des automatismes d'action et de pensée générateurs d'envie, qui le maintient dans un système hiérarchique dont il supporte mal la dominance qui limite ses actions, il trouve au théâtre la possibilité de projeter sur le héros ses désirs inassouvis, ses actions interdites et de se libérer, par lui, des carcans socio-culturels dans lesquels il est emprisonné, dans lesquels il ne peut agir pour réaliser son plaisir. Des expérimentations ont montré, en étudiant en continu la composition sanguine, celle des urines et les principales constantes physiologiques chez des spectateurs volontaires de films de gangster, de guerre, de problèmes sentimentaux, comiques ou pornographiques, cette participation du spectateur à l'action, à tel point que l'on peut se demander si les représentations de la violence par exemple, loin de favoriser celle-ci dans la vie courante ne sont pas le moyen au contraire de la diminuer, en apportant au spectateur un substitut émotionnel et en appauvrissant ses capacités réactionnelles.

Le danger du théâtre de ce point de vue pourrait être de participer à l'intoxication mentale réalisée par les mass-media en utilisant de surcroît le masque, souvent difficile à démystifier, de la référence de l'Art. Son danger serait alors de ne pas participer à la progression des structures sociales mais au contraire à leur reproduction, leur maintien, non à la disposition ou l'évolution de certains préjugés ou jugements de valeur d'une époque, mais à leur ancrage.

Depuis quelques années, on s'est aperçu que nos *deux hémisphères* cérébraux n'utilisaient pas de la même façon leurs voies neuronales symétriques. Le *gauche* s'est culturellement spécialisé, dans les civilisations occidentales, dans l'analyse, les mathématiques, le langage parlé. Ce développement utilitaire a débouché sur une technologie avancée, produite par une connaissance analytique du monde inanimé, de la physique et sur un discours logique, rationnel, tentant toujours de couvrir d'un alibi l'irrationalité de

l'inconscient. Mais celui-ci n'est irrationnel que parce que sa logique n'est pas celle du discours, mais celle de la biochimie complexe et de la neurophysiologie de notre système nerveux. Le rêve est rationnel mais nous commençons à peine à en découvrir les lois.

Le cerveau gauche a, en Occident, gouverné l'activité théâtrale de son analyse réductrice et langagière. A l'opposé, *l'hémisphère droit* est celui de la synthèse, de l'approche globale des problèmes posés, celui de l'occupation de l'espace, du geste, celui de la musique et non de l'harmonie. Ainsi le geste est à droite et la parole à gauche, au niveau des zones de Wernicke et de Broca. C'est le fonctionnement de cet hémisphère droit que la culture occidentale a châtré, c'est à lui que des techniques empiriques tentent aujourd'hui de rendre la parole : le cri primal, les techniques d'expression corporelle, mais aussi les défilés politiques, le jogging, les arts martiaux, etc... C'est sans doute cet hémisphère droit qu'à privilégié le théâtre oriental et toutes les expressions artistiques des civilisations dites primitives ou tribales. Ne serait-ce pas parce qu'on lui a interdit de s'exprimer que les guerres entre peuples dits « évolués » sont devenues si meurtrières et si peu cathartiques ? Le Carnaval n'est plus qu'une marchandise supplémentaire.

Une approche plus « holistique » ne semble pas devoir privilégier une forme d'expression plutôt que l'autre, mais peut-être trouver un nouveau mode d'expression faisant appel aux deux, sans se contenter d'une juxtaposition simpliste.

Enfin, et surtout, il me semble que la distinction précédente n'est pas seulement importante sur le plan des moyens d'expression utilisés mais plus encore peut-être dans l'« analyse » de ce qui veut être exprimé, celle du message. C'est qu'en effet il n'est pas de synthèse fructueuse sans analyse première et qu'inversement, l'analyse qui n'aboutit pas à une synthèse globalisante, s'avérera un jour stérile sinon dangereuse. Chaque homme abstrait du monde sa propre objectivité et l'exprime à travers son propre langage, profondément distordu par la culture qui a codé ses apprentissages neuronaux. Il s'agit peut-être moins alors d'exprimer dans un langage qui se voudrait universel de grands schémas simplistes reconnaissables par tous, que d'enrichir chacun des hommes, au

cours des siècles à venir, de l'objectivité et du langage des autres pour que cette combinatoire conceptuelle permette l'évolution sociale, comme la combinatoire génétique a permis l'évolution des espèces. Synthèse nouvelle dans le système nerveux de chaque homme pour laquelle le cerveau droit nous sera encore bien utile ici-bas, alors que le cerveau gauche nous aura permis seulement d'aller sur la lune, ce qui n'est d'ailleurs pas mal non plus.

En conclusion, si l'Art en général ne peut être que l'expression d'une socio-culture, même et peut-être surtout, dans ses manifestations les plus excentriques, on doit attendre de lui avant tout et du théâtre en particulier, à la fois une mise à nu des mécanismes les plus camouflés utilisés par cette socio-culture pour se perpétuer et la proposition imaginaire et créatrice des moyens permettant de s'en libérer ; on doit en attendre la possibilité d'ajouter quelque chose à la conception que l'homme a de lui-même dans une période de son histoire.

Ce n'est qu'à ce moment-là, que Narcisse découvrira dans son ruisseau un autre visage que le sien, le visage de l'homme à venir et qui ne sera jamais ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre : un visage qui l'aime autant qu'il peut s'aimer, et qui le comprend : le visage de l'ami et non celui du concurrent.

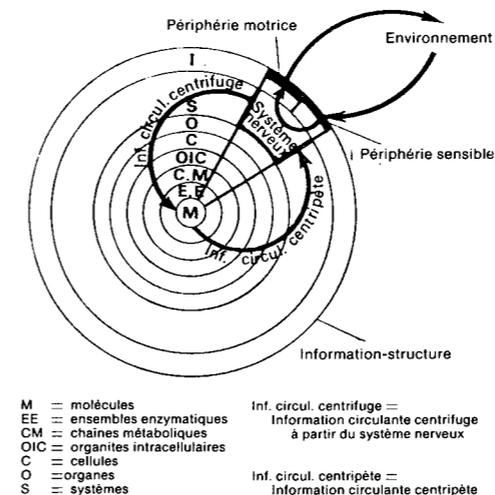


fig. 1

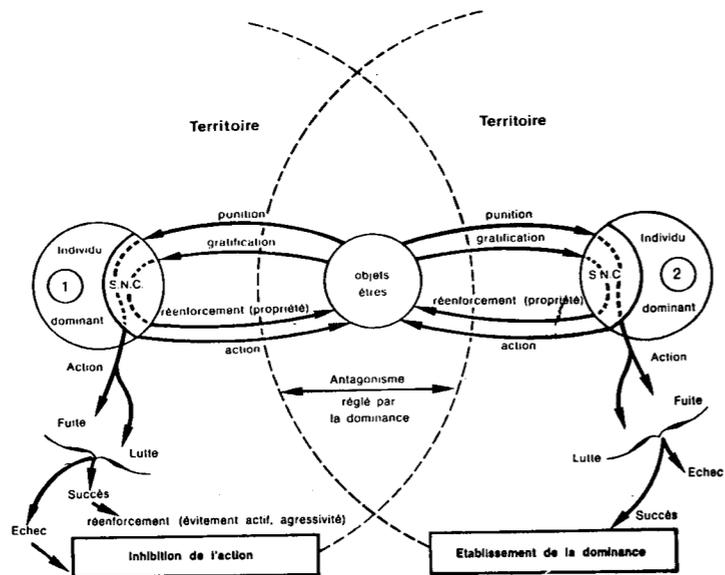
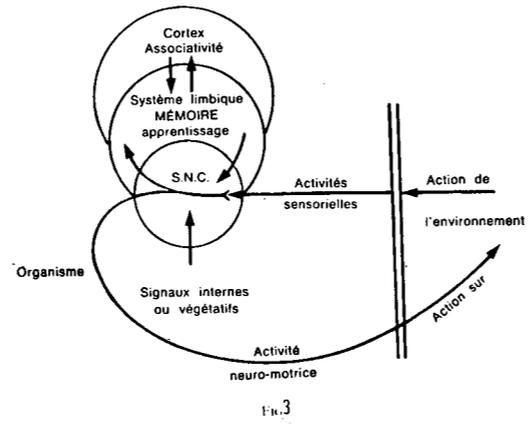
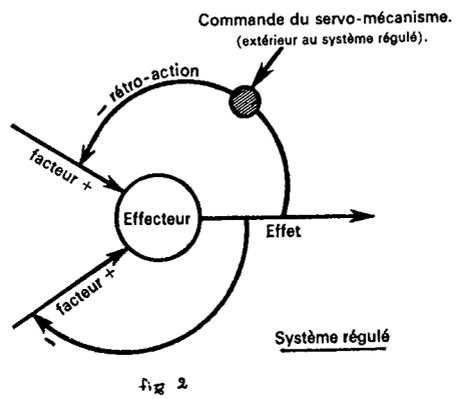


FIG.4 - Schématisation du mécanisme d'établissement d'une dominance duelle.